

Nos 20-21

L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

PUBLICATION MENSUELLE

E.-E.-M. GOÛIN, P. S.S.

Un Catholique Social

FRÉDÉRIC OZANAM

Prix : 10 sous le numéro

Abonnement annuel : \$1.00; États-Unis: \$1.15



MONTREAL

SECRETARIAT DE L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

1075, RUE RACHEL

1913

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Nihil obstat:

Marianopoli, die 14 aprilis 1913

Carolus Lecoq, censor librorum.

Imprimatur:

Archevêché de Montréal, le 16 avril 1913,

Émile Roy, ch., Vicaire Général

HN

31

E34

v. 20-21

1913

UN CATHOLIQUE SOCIAL

FRÉDÉRIC OZANAM

1813-1853

I.—Résumé de la vie d'Ozanam

Frédéric Ozanam dont le centenaire est célébré cette année, à Lyon, berceau de son enfance, et à Paris, théâtre principal de son activité, eut une vie courte, mais féconde.

Enfance

Il naquit, le 23 avril 1813, à Milan, ville alors française, où son père, médecin distingué, se dévouait aux malades de l'hôpital militaire. Lorsque, deux ans plus tard, Milan retomba au pouvoir des Autrichiens, la famille Ozanam qui voulait rester française, revint se fixer à Lyon d'où elle était originaire. Monsieur et Madame Ozanam étaient tous deux de fervents chrétiens, qui déposèrent de bonne heure dans le cœur de leurs enfants les principes d'une foi solide et les germes de sérieuses vertus. A la veille de mourir, le plus illustre de leurs trois fils, celui dont nous voulons retracer l'œuvre sociale, entreprit de rédiger son acte d'acceptation de la volonté d'en haut; il jeta un regard sur les quarante années de sa brève existence et n'y trouva que des motifs de louer Dieu: son acte de résignation finit en chant de reconnaissance; or, de tous les bienfaits dont il veut rendre grâces, celui qu'il proclame le plus grand et qu'il expose avec le plus de complaisance, c'est le père et la mère que Dieu lui a donnés, le secret qu'Il leur révéla de bien élever leurs fils. Deux passions embrasèrent son âme: le service de la foi et

le service des pauvres, mais elles couvaient au cœur de ses parents avant d'enflammer le sien.

Au collège de Lyon où il fit ses études, Ozanam se montra élève exceptionnellement studieux et brillant, et laissa pressentir ce que deviendrait l'homme. A quinze ans, nous apprend-il lui-même, «les bruits d'un monde qui ne croyait point» vinrent jusqu'à lui; des doutes cruels, qui renaissaient sans trêve malgré ses efforts pour les écarter, obscurcirent sa foi. L'épreuve fut longue et douloureuse: il pria, résista, étudia, consulta et finit par triompher. L'influence de son professeur de philosophie, un prêtre de grand mérite, l'abbé Noirot, fut décisive en la circonstance. «Il mit dans mes pensées, déclare Ozanam, l'ordre et la lumière. Je crus désormais d'une foi rassurée, et touché d'un bienfait si rare, je promis à Dieu de vouer mes jours au service de la vérité qui me donnait la paix.»

Cet engagement fut tenu. L'année même ou la suivante, le jeune collégien traçait le plan d'un grand ouvrage pour la défense de la foi ayant pour titre «Démonstration de la vérité de la religion catholique, par l'antiquité des croyances historiques, religieuses et morales de l'humanité» et se mettait à l'œuvre. Il prétendait se rendre aux régions les plus lointaines, remonter aux siècles les plus reculés, remuer la poussière de tous les tombeaux, fouiller les débris de tous les temples, exhumer tous les mythes, examiner les traditions de chaque peuple, s'en demander la raison, l'origine, et finalement démêler dans toute religion deux éléments bien distincts, l'un variable, particulier, secondaire, qui a son origine dans les circonstances de temps et de lieu dans lesquelles chaque peuple s'est trouvé; l'autre immuable, universel, primitif, inexprimable à l'histoire et à la géographie. Ce second élément, altéré, mais reconnaissable, se retrouve partout et apparaît d'autant plus pur qu'on remonte à des temps plus antiques. Il faut conclure que c'est lui seul qui régna dans les premiers jours et qui constitue la religion primitive de l'humanité, celle que Dieu, trop sage et trop bon pour abandonner durant des milliers d'années des créatures raisonnables naturellement désireuses du bien, du vrai, du beau, au mauvais génie du mal et de l'erreur, a dû révéler au monde dès le commencement, essentiellement divine et par là même essentiellement vraie. Mais, quelle est cette

vérité religieuse transmise par le premier homme à sa postérité, corrompue sans doute et mêlée à toutes les fables et à toutes les erreurs, mais répandue sur toute la terre, parmi tous les peuples, et reconnaissable, non toutefois sans peine, sous les déguisements de la légende ? C'est la croyance en un Dieu suprême, unique, créateur et maître du ciel et de la terre ; en une certaine trinité de personnes possédant en commun la nature divine et ne faisant pourtant pas trois dieux égaux en puissance ; en une faute originelle commise par le premier homme et châtiée dans sa race tout entière ; en un Rédempteur venu du ciel pour expier la faute et sauver les criminels ; en une vie future avec des récompenses pour les bons et des peines pour les méchants : tel est, avec un certain nombre de préceptes et d'institutions qui se retrouvent chez toutes les nations avec des ressemblances d'autant plus frappantes qu'il s'agit de temps plus reculés, le contenu de la révélation primitive. Une seule, parmi les sociétés religieuses, a su conserver ce précieux dépôt dans son intégrité et donner aux idées qui le composent leur enchaînement naturel, celle dont la Bible contient l'histoire et qui commence aux patriarches, se continue par le peuple juif, aboutit à Jésus Christ et à l'Église catholique. C'est ici et nulle part ailleurs que se dresse « la colonne de vérité, appuyée sur la science, lumineuse des rayons de la sagesse, de la gloire et de la beauté. Je la retrouve, je l'embrasse avec enthousiasme, avec amour. Je demeurerai auprès d'elle, et de là, j'étendrai mon bras, je la montrerai comme un phare de délivrance à ceux qui flottent sur la mer de la vie. »

On éprouve un étonnement plein d'admiration à penser que ce projet grandiose, développé avec tant de maîtrise, a été tout entier conçu et rédigé par un collégien de dix-sept ans. Et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que cet écolier qui ne se dissimulait point les difficultés de l'entreprise et l'immensité des travaux préliminaires : connaître une douzaine de langues, savoir passablement la géologie et l'astronomie, étudier l'histoire universelle dans toute son étendue et l'histoire des croyances religieuses dans toute sa profondeur, se mit tout de suite à l'œuvre, apprit seul ou presque seul l'allemand et l'hébreu, dévora d'innombrables volumes, français ou étrangers, en traduisit plu-

sieurs, remplis de notes manuscrites de nombreux et lourds cahiers, donna à diverses revues des articles très remarquables, tout cela sans négliger ses devoirs d'étudiant, ni compromettre ses examens.

Étudiant à Paris

Quelques mois après sa sortie du collège, Ozanam vint à Paris : son père qui le destinait au barreau ou à la magistrature, voulait qu'il y suivît les cours de la faculté de Droit. Lui qui se sentait au cœur une vocation d'écrivain eût préféré s'inscrire à la faculté des Lettres. Pour obéir à son père, il prépara et passa brillamment les examens de licence et de doctorat en droit ; pour satisfaire à ses attrait personnels, il conquit peu après la licence et le doctorat ès lettres. Ce fut au prix d'un labeur acharné qui ne l'empêcha pas de trouver des loisirs pour des entreprises charitables très absorbantes. Il s'agit de la fondation et des développements merveilleux de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, aujourd'hui si répandue et si populaire où son influence, fut prépondérante et décisive.

Avocat et Professeur à Lyon

Ozanam revint à Lyon au milieu de 1836 : il avait vingt trois ans. La mort de son père, survenue quelques mois plus tard, le fit chef de la famille. Sa mère sur qui se reportèrent alors ses affections ne lui fut conservée que deux ans. Il pratiqua quelque temps la profession d'avocat, mais sans goût. Un Cours de Droit Commercial venait d'être créé à Lyon ; il demanda la place et l'obtint. Il enseigna toute une année avec un remarquable succès. Un événement fortuit décida de sa carrière : Un concours était annoncé pour une chaire de littérature étrangère à la Sorbonne, la célèbre université parisienne ; le ministre de l'Instruction Publique, Victor Cousin, qui l'avait institué, le voulait brillant : il connaissait Ozanam et insista pour qu'il se présentât : Ozanam accepta plutôt par complaisance et sans espoir de triompher : sa préparation fût hâtive : son succès n'en fut que plus éclatant ; il fut classé premier et nommé quelques jours après professeur en Sorbonne.

Professeur à la Sorbonne

Il inaugura son enseignement aux premiers jours de janvier 1841, et le poursuivit pendant dix ans, jusqu'à ce que la maladie le força de s'arrêter. Soucieux, comme il le dit lui-même, de tenir à Dieu les promesses de ses quinze ans, il voulut mettre sa science et sa parole au service de sa foi. L'âge et l'expérience l'avaient averti de ce qu'il y avait de présomptueux et d'inexécutable dans les projets de sa jeunesse; il restreignit à des proportions moins au dessus des forces humaines le cadre trop vaste qu'il s'était d'abord tracé et limita le champ de ses recherches aux siècles qui s'écoulèrent depuis la chute de l'empire romain jusqu'aux beaux jours du Moyen-Age: les temps barbares, époque troublée qui voit se fonder sur les débris du monde ancien la civilisation moderne. Ozanam voulut montrer dans ce travail gigantesque le rôle immense de l'Église, et que c'est elle qui vint à bout d'organiser le chaos, sauva de l'ordre ancien ce qui méritait de survivre et «sut tirer des ruines romaines et des tribus campées sur ces ruines, une société nouvelle capable de posséder le vrai, de faire le bien, et de trouver le beau.»

Ozanam mourut trop tôt pour achever cette grande œuvre il n'eut le temps d'en composer que des parties. Les fragments qui nous restent permettent d'imaginer ce qu'eût été le monument et font cruellement regretter la fin trop prompte de l'ouvrier. Ils ont pour titre: *Études germaniques: les Germains avant le christianisme et le christianisme chez les Francs; la Civilisation chrétienne au cinquième siècle*, recueil de vingt leçons sténographiées et publiées par des amis après la mort du jeune professeur; *les Poètes franciscains de l'Italie au treizième siècle* et *Dante et la philosophie catholique au treizième siècle*, sa thèse de doctorat-ès-lettres. Ces ouvrages, pour lesquels la conscience scrupuleuse d'Ozanam réclamait des recherches minutieuses et une très laborieuse préparation, ne le détournèrent point de son apostolat charitable. La Société de saint Vincent de Paul, la Propagation de la foi, les revues et cercles catholiques, bien d'autres bonnes œuvres obtinrent de lui jusqu'au bout une collaboration très active et très précieuse. Il fut quelque temps journaliste, aux jours troublés de 1848, où il

fonda avec quelques amis l'*Ère nouvelle* journal catholique qui vécut peu, mais tenta un essai généreux de ralliement pour faire pénétrer un peu de catholicisme dans les conseils du gouvernement nouveau, et provoquer l'effort des gens de bien en faveur des classes populaires.

Maladie et mort

Tous ces travaux, surtout l'ardeur dévorante avec laquelle il s'y livrait et qu'il ne pouvait contenir, épuisèrent en peu d'années la santé fragile d'Ozanam. A la rentrée de Pâques 1852, la maladie l'empêcha de reprendre son cours; on crut que les chauds climats du Midi pourraient refaire ses forces; on l'envoya passer l'été et l'automne au pied des Pyrénées, l'hiver et le printemps sous le ciel d'Italie. Il y eut des améliorations trompeuses suivies de rechutes plus graves. L'illusion devint impossible: Ozanam connut qu'il allait mourir. Il fit son sacrifice, non pas sans déchirement, mais sans hésitation et sans plainte. Un acte d'acceptation de la volonté divine qu'il écrivit à Pise, le 23 avril 1853, au quarantième anniversaire de sa naissance, et qu'on ne lit pas sans émotion, est la plus sublime page qu'aient jamais inspirée la foi en la Providence et la confiance filiale en la bonté de Dieu. Il languit encore quelques semaines, puis craignant que la mort le surprît sur la terre étrangère, il se fit ramener en France. Le bateau qui le portait aborda à Marseille. On n'osa pas continuer le voyage jusqu'à Paris tant la faiblesse était extrême. Il mourut, le huit septembre, jour de la Nativité de la très sainte Vierge. Au prêtre qui l'assistait et lui prêchait l'espoir en Dieu «Pourquoi le craindrais-je? avait-il dit, je l'aime tant».

Précurseur et guide des catholiques sociaux

Ce fut un homme admirable, beaucoup disent déjà un saint: l'Église le dira peut-être un jour. Les aspects instructifs ou édifiants ne manquent pas dans sa vie. On pourrait présenter, en autant d'intéressants chapitres, l'étudiant, le professeur, l'historien, l'apologiste, le journaliste, l'écrivain, l'artiste, l'homme d'œuvres, le croyant raisonnant, vivant et prêchant sa foi, le chrétien accomplissant joyeu-

sement le plus complet et le plus douloureux des sacrifices, l'apôtre surtout qu'il voulut et sut être toujours et partout. Resterait un aspect particulièrement remarquable dans une existence terminée depuis soixante ans: le précurseur, l'homme d'avant-garde, qui pressentit toutes nos préoccupations contemporaines, déchiffra et analysa avec une surprenante perspicacité tous les graves problèmes que l'évolution du monde moderne a fait surgir, en poursuivit avec passion la solution et a laissé aux ouvriers d'aujourd'hui des indications très sûres touchant la vraie nature des misères à guérir et des remèdes à y appliquer. Aussi est-ce à juste titre que ceux qu'on nomme aujourd'hui *les catholiques sociaux* saluent Frédéric Ozanam comme un héroïque soldat d'avant-garde, un entraîneur, un guide, un modèle. Ayant à fixer cette noble figure pour la galerie de l'École Sociale Populaire, nous avons cru que c'était la pose de circonstance, qu'elle s'imposait.

Définition de la question sociale

Les découvertes de la science moderne et leur application à l'industrie, l'utilisation de la vapeur et de l'électricité, l'introduction à l'atelier de la machine, le développement des facilités de transport, l'extension des marchés, la concentration des capitaux, la constitution des grandes entreprises, la dissolution des corporations, le déchaînement de la liberté de produire et d'échanger, la concurrence sans frein, la lutte économique des peuples, les doctrines de négation et de haine ont modifié profondément depuis cent ans la condition des travailleurs et fait naître, en attendant que s'élaborent les organisations nécessaires, un état de désordre, d'abus, de misère, de mécontentement, qui, s'il n'est point entièrement nouveau, s'est du moins au dernier siècle considérablement aggravé. L'ensemble de ces maux et des correctifs à y apporter constitue ce qu'on appelle communément la *question sociale*, sujet de préoccupation et d'alarme pour tous ceux qui ne s'absorbent pas dans la poursuite égoïste de leurs intérêts individuels.

Aux alentours de 1830, quand Ozanam commença de penser et d'écrire, la crise était bien loin de présenter le caractère d'extrême acuité qu'elle a revêtu depuis. Exclu-

sivement attentifs aux querelles politiques, les hommes de ce temps là n'avaient point remarqué l'importance du problème social et s'y intéressaient peu, Ozanam eut le grand mérite de voir clair, de parler net, et d'agir. Historien et juriste par profession, économiste par occasion, disparu depuis soixante ans de la scène du monde, il n'a pu nous laisser une étude approfondie des maux sociaux, ni un programme détaillé d'action sociale comme en fournirait aujourd'hui un spécialiste. Il s'avancait en terrain jusque là inexploré : il a simplement déterminé le but, signalé les obstacles, orienté les efforts des ouvriers futurs ; mais il l'a fait avec une sûreté de coup d'œil et une ardeur de conquête absolument remarquables.

L'activité sociale d'Ozanam se ramène à trois choses : des vues exactes sur le mal social, ses causes et ses remèdes, des sympathies profondes pour ses victimes, des œuvres efficaces pour leur soulagement. Comprendre, compatir, puis agir, ce sont encore les trois conditions qui s'imposent à quiconque entreprend de se dévouer utilement à l'œuvre de salut social qui réclame instamment le prompt concours des catholiques.

II.—Vues d'Ozanam sur le problème social

Importance et nature de la crise

Le premier et peut être le principal mérite d'Ozanam, ce fut de comprendre du premier coup, à vingt ans, l'importance du problème social, qu'il doit faire oublier à tous les bons citoyens leurs divergences politiques et retenir pour lui seul toutes leurs activités. « Je voudrais l'anéantissement de l'esprit politique au profit de l'esprit social » écrivait, le 21 juillet 1834, le clairvoyant et généreux jeune homme.

Un peu plus tard, dans des lettres datées de 1836 et 1837, Ozanam précise et développe sa pensée il a surtout parfaitement vu et défini le caractère moral de la crise: « La question qui divise les hommes de nos jours n'est plus une question de formes politiques, c'est une question sociale; c'est de savoir qui l'emportera, de l'esprit d'égoïsme ou de l'esprit de sacrifice; si la société ne sera qu'une grande exploitation au profit des plus forts ou une consécration de chacun pour le bien de tous et surtout pour la protection des faibles. Il y a beaucoup d'hommes qui ont trop et qui veulent avoir encore; il y en a beaucoup plus d'autres qui n'ont pas assez, qui n'ont rien et qui veulent prendre si on ne leur donne pas. Entre ces deux classes d'hommes une lutte se prépare, et cette lutte menace d'être terrible: d'un côté la puissance de l'or, de l'autre la puissance du désespoir. » (A M. Janmot, 13 novembre 1836.)

« Nous voyons chaque jour la scission commencée dans la société se faire plus profonde: ce ne sont plus les opinions politiques qui divisent les hommes: c'est moins que les opinions, ce sont les intérêts: ici le camp des riches, là le camp des pauvres; dans l'un, l'égoïsme qui veut tout retenir; dans l'autre, l'égoïsme qui voudrait s'emparer de tout: entre les deux, une haine irréconciliable, les menaces d'une guerre prochaine qui sera une guerre d'extermination. » (A M. Curnier, 9 mars 1837.)

Ce caractère moral de la question sociale méconnu par

la plupart des penseurs non catholiques est affirmé en termes d'une courageuse franchise dans un de ces brillants articles de l'*Ère Nouvelle*, parus en 1848, qui renferment, avec un *Cours sur le salaire*, donné à Lyon neuf ans plus tôt, presque toute la pensée sociale d'Ozanam. Il s'élève avec force contre «les politiques qui n'ont cherché jusque là les causes de la misère que dans un désordre matériel, et les écoles qui ont tout ramené à la production ou à la distribution des richesses.

«D'un côté, l'ancienne école des économistes ne connaît pas de plus grand danger social qu'une production insuffisante; pas d'autre salut que de la presser, la multiplier par une concurrence illimitée; pas d'autre loi du travail que celle de l'intérêt personnel, c'est à dire du plus insatiable des maîtres. D'un autre côté, l'école des socialistes modernes met tout le mal dans une distribution vicieuse et croit avoir sauvé la société en supprimant la concurrence, en faisant de l'organisation du travail une prison qui nourrirait ses prisonniers, en apprenant aux peuples à échanger leur liberté contre la certitude du pain et la promesse du plaisir. Ces deux systèmes, dont l'un réduit la destinée humaine à produire, l'autre à jouir, aboutissent par deux voies diverses au matérialisme...»

«Pourquoi taire au peuple ce qu'il sait et le flatter comme les mauvais rois? C'est la liberté humaine qui fait le plus grand nombre de pauvres; c'est elle qui tarit ces deux sources primitives de toute richesse, l'intelligence et la volonté, en laissant l'intelligence s'éteindre dans l'ignorance et la volonté s'affaiblir par l'inconduite. La moitié de ceux qui sur la terre de France n'arrivent pas à vivre de leur travail n'est tombée dans l'indigence que par défaut de lumière ou de moralité, par l'incapacité, l'imprévoyance, qui a rendu leur métier stérile dans leurs mains, ou par le libertinage qui en a dissipé les fruits.»

Reconnaître au facteur moral le rôle prépondérant dans la crise sociale n'est pas réduire à un seul élément tout le problème. Ozanam en admet d'autres, notamment la mauvaise organisation, ou plutôt l'absence d'organisation, dans le monde du travail, où le faible est laissé à la merci du fort; il fait appel pour organiser le chaos encore informé, à la science des économistes, à l'activité des hommes d'ac-

tion, à l'autorité des gouvernements; il gémit de ne pouvoir, faute d'études spéciales, concourir à cette œuvre de manière efficace, et de se trouver « moins préparé que tout autre aux questions qui vont occuper les esprits, je veux dire, à ces questions de travail, de salaire, d'industrie et d'économie, plus considérables que toutes les controverses politiques ». Evidemment ici son humilité exagère.

Premier remède : la charité inspirée par la foi

Un diagnostic éclairé suggère sûrement les vrais remèdes. Puisque le mal à guérir est surtout d'ordre moral, il faut y appliquer d'abord un traitement moral, et recourir à tout moyen susceptible d'arrêter la fièvre d'égoïsme qui brûle le corps social et de stimuler l'esprit de sacrifice et de dévouement. C'est pour Ozanam la tâche urgente pour laquelle « il faut surtout compter sur le christianisme, seul capable de réaliser l'idéal de la fraternité et de la liberté, et de chercher le plus grand bonheur terrestre des hommes sans leur arracher ce don sacré de la résignation, le plus sûr remède de leurs douleurs et le dernier mot d'une vie qui doit finir. » Toute son œuvre historique aboutit à démontrer que l'Église catholique est la grande ouvrière du progrès social.

Voilà pourquoi c'est parmi les catholiques qu'Ozanam ira chercher les ouvriers de la restauration sociale; il les demandera surtout à la jeunesse; il attend les meilleurs résultats d'une *association de jeunes catholiques* qui se grouperaient pour une croisade pacifique et travailleraient ensemble au soulagement des classes populaires.

« Si la question qui agite aujourd'hui le monde autour de nous n'est ni une question de personnes, ni une question de formes politiques, mais une question sociale; si c'est la lutte de ceux qui n'ont rien et de ceux qui ont trop; si c'est le choc violent de l'opulence et de la pauvreté qui fait trembler le sol sous nos pas, notre devoir à nous chrétiens est de nous interposer entre ces ennemis irréconciliables et de faire que les uns se dépouillent comme pour l'accomplissement d'une loi et que les autres reçoivent comme un bienfait; que les uns cessent d'exiger et les autres de refuser, que l'égalité s'opère autant qu'elle est possible parmi les

hommes, que la communauté volontaire remplace l'impôt et l'emprunt forcés, *que la charité fasse ce que la justice seule ne saurait faire.* » (Lettre à M. Lallier, 5 novembre 1836.)

Huit jours après, à M. Janmot « La lutte qui se prépare menace d'être terrible: d'un côté, la puissance de l'or, de l'autre, la puissance du désespoir. Entre ces armées ennemies, il faut nous précipiter, sinon pour empêcher, du moins pour amortir le choc. Et notre âge de jeunes gens, notre condition médiocre nous rendent plus facile ce rôle de médiateurs que notre titre de chrétiens nous rend obligatoire. »

Ce ne sont pas de vaines paroles: il y a déjà trois ans qu'Ozanam et ses amis ont donné à ces beaux rêves un commencement d'exécution en jetant les bases de la Société de Saint-Vincent-de-Paul. Les sympathies et les concours que rencontre l'œuvre nouvelle parmi les jeunes gens de tête et de cœur encouragent les plus beaux espoirs. « Un seul moyen de salut nous reste, c'est qu'au nom de la charité les chrétiens s'interposent entre les deux camps, qu'ils aillent, transfuges bienfaisants, de l'un à l'autre; qu'ils obtiennent des riches beaucoup d'aumônes, des pauvres beaucoup de résignation; qu'ils portent aux pauvres des présents, aux riches des paroles de reconnaissance; qu'ils les accoutument à se regarder de nouveau comme frères; qu'ils leur communiquent un peu de mutuelle charité, et cette charité paralysant, étouffant l'égoïsme des deux partis, diminuant chaque jour les antipathies, les deux camps se lèveront, ils détruiront leurs barrières de préjugés, ils jetteront leurs armes de colère, et ils marcheront à la rencontre l'un de l'autre, non pour se combattre, mais pour se confondre, s'embrasser et ne plus faire qu'une seule bergerie sous un seul pasteur. » (A. M. Curnier, 9 mars 1837.)

Mais ce haut idéal ne pourra être atteint que si les généreux compagnons unis pour le poursuivre commencent par eux-mêmes leur dur travail de renouvellement moral. « Que de lâches habitudes à vaincre! quelles idées mesquines à abdiquer! quelle élévation et quelle pureté de caractère à acquérir pour mériter de devenir les instruments de la Providence dans l'exécution de ses plus admirables desseins. » (A. M. Velay, 12 juillet 1840.)

L'œuvre de charité si chère à la jeunesse d'Ozanam ne lui semble pas le seul mode désirable d'intervention dans

la lutte sociale; il en souhaite un autre plus direct; mais l'action charitable telle qu'il la recommande, à la portée de tous, est à la fois le noviciat et la condition d'efficacité des autres formes du zèle social qu'elle appelle d'ailleurs comme un indispensable complément. Ozanam répond au reproche de ceux qui accusent l'Église d'avoir inventé la charité pour s'exempter de pratiquer la justice. Volontiers souscrirait-il au mot de sainte Catherine de Sienne. «La perle de la justice est au cœur de la charité» et il eût adopté la belle devise de la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste. «Vers la justice par la charité.» Dans un célèbre article de l'Ère Nouvelle: *De l'assistance qui humilie et de celle qui honore*, il a opposé dans un saisissant parallèle la vraie charité chrétienne et sa contrefaçon. «L'assistance humilie quand elle prend l'homme par en bas, par les besoins terrestres seulement, quand elle ne prend garde qu'aux souffrances de la chair, aux cris de la faim et du froid, à ce qui fait pitié, à ce qu'on assiste jusque chez les bêtes...L'assistance humilie si elle n'a rien de réciproque, si vous ne portez à vos frères qu'un morceau de pain, un vêtement, une poignée de paille que vous n'aurez probablement jamais à lui demander,... si en nourrissant ceux qui souffrent, vous ne semblez occupé que d'étouffer des plaintes qui attristent le séjour d'une grande ville ou de conjurer les périls qui en menacent le repos.» Ce n'est pas la vraie charité, car elle néglige dans l'homme ce qui fait sa grandeur.

La charité parfaite, celle que le Christ a donnée au monde c'est l'assistance qui honore. «L'assistance honore quand elle prend l'homme par en haut, quand elle s'occupe premièrement de son âme, de son éducation religieuse, morale, politique, de tout ce qui l'affranchit d'une partie de ses besoins, de tout ce qui le rend libre et de tout ce qui peut le rendre grand. L'assistance honore quand elle joint au pain qui nourrit la visite qui console, le conseil qui éclaire, le serrement de main qui relève le courage abattu; quand elle traite le pauvre avec respect, non seulement comme un égal, mais comme un supérieur, puisqu'il souffre ce que peut-être nous ne souffrirons pas, puisqu'il est parmi nous comme un envoyé de Dieu pour éprouver notre justice et notre charité et nous sauver par nos œuvres.»

La charité ainsi comprise s'étend fort loin puisqu'elle

embrasse la totalité des besoins humains : besoins religieux, intellectuels et moraux aussi bien que besoins matériels : elle encourage toutes les tâches qu'on désigne aujourd'hui sous le nom d'œuvres sociales ; elle met en jeu toutes les activités susceptibles de procurer une amélioration du sort des humbles. Ozanam n'a point déterminé en détail et par ordre le programme complet des initiatives charitables. Il pense avec saint Augustin que l'essentiel est d'allumer au cœur la flamme des saintes passions : elles ne resteront pas inactives « Ama et fac quod vis. » Ayez d'abord en vous l'amour des pauvres, des petits, du peuple qui travaille et qui souffre ; puis, laissez-vous aller aux inspirations qui vous viendront pour leur bonheur. Ce fut la pratique d'Ozanam et nous dirons plus loin l'amour passionné pour les misérables qui embrasait son âme et les œuvres que le zèle lui fit entreprendre, soutenir ou recommander, pour leur faire un meilleur sort.

Second remède : la justice

Pas de résultat sérieux à espérer de l'action sociale, si on ne fait appel à la charité : c'est le remède indispensable. Est-ce le seul et suffit-il ? oui, si l'on admet que la justice soit comprise parmi les postulats de la charité ; non, si donnant aux mots leur sens usuel restreint, on oppose l'une à l'autre : justice et charité. Ozanam développant la notion chrétienne de la charité a parfaitement défini ses multiples exigences et fait voir qu'elle ne peut pas même se concevoir sans la justice, que loin d'en dispenser jamais, elle en réclame au contraire et en facilite le parfait accomplissement ; mais dans son cours de droit commercial inauguré à Lyon en 1839, ayant à s'expliquer dans une chaire publique sur la question ouvrière envisagée surtout du point de vue économique, il distingue expressément les deux vertus sociales : charité et justice, et les proclame l'une et l'autre indispensables.

Il reprend une comparaison tirée de l'Évangile qu'on retrouve plusieurs fois sous sa plume, celle du voyageur attaqué et dépouillé par des voleurs sur la route de Jéricho, relevé et pansé par le bon Samaritain. L'homme blessé gisant au bord du chemin, c'est la société malade, c'est le

peuple, le pauvre peuple, égaré, trompé, exploité; le Samaritain, c'est le confrère de Saint-Vincent-de-Paul, le catholique sensible aux plaintes qu'on entend monter parfois des usines et des ateliers, et l'huile répandue sur les plaies du misérable, c'est la charité dont le rôle est plutôt de soulager et de guérir les maux inévitables, baume divin qu'il faudra toujours tenir en réserve et verser généreusement, car la liberté humaine engendrera toujours des abus et toujours il y aura dans la société des douleurs à calmer, des victimes à relever. Mais ne pourrait-on faire qu'il y en eût moins? ne pourrait-on prévenir beaucoup d'abus? S'il y avait eu en Judée pour garantir la sécurité des passants attardés, une police mieux organisée ou plus vigilante, les voleurs auraient été empêchés peut-être de perpétrer leur attentat et le voyageur serait arrivé sain et sauf à Jéricho. Le Samaritain qui soigna ses blessures fit un acte excellent, mais le gouverneur énergique et sage qui aurait su imposer partout le respect de l'ordre et prévenir l'embuscade criminelle, le citoyen clairvoyant et courageux qui aurait surpris le dessein perfide et mis obstacle à sa réalisation auraient rendu au pauvre homme un service tout aussi signalé et tout aussi méritoire. Le zèle de la police ne saurait empêcher toutes les attaques, et il faut de bons samaritains; mais la certitude qu'il s'en trouvera au chevet de toutes les victimes ne dispense pas de renforcer le service d'ordre et de prendre des mesures pour augmenter la sécurité publique.

Qu'on ne cesse donc pas de rechercher la misère et qu'on se tienne prêt à la secourir: c'est exercer la charité; mais en même temps qu'on s'inquiète de la prévenir, qu'on prépare une organisation du travail qui rende plus difficile les abus des forts et l'exploitation des faibles, qu'on fasse reconnaître et respecter le droit du misérable, personne humaine faite à l'image de Dieu et rachetée par Dieu, à *vivre*, c'est-à-dire expliquait naguère Mgr Touchet «à développer dans certaines limites ses facultés intellectuelles, physiques et morales; à se reproduire normalement; à s'entretenir honnêtement soi et sa famille par un travail raisonnable; à se reposer de temps en temps pour ne pas user trop vite son lot de force; à vieillir sans recourir à la mendicité ni prolonger un travail devenu impossible»: ce serait établir la justice.

Ces distinctions vraies dans l'ensemble n'ont pas évidemment dans l'esprit d'Ozanam la portée ni la rigueur de définitions théologiques. On en a depuis notablement abusé et tout récemment, le cardinal Merry del Val, écrivant au nom du Souverain Pontife à M. de Mun, l'organisateur en France des cercles catholiques d'ouvriers, se plaignait que dans d'autres milieux « on ait élargi plus que de mesure le domaine de la justice au détriment de la charité ». Signalons le danger d'une confusion trop fréquente et recommandons la prudence dans l'emploi de deux termes souvent dénaturés. Mais l'initiateur des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul a prêché assez souvent la charité et lui a fait la part assez large pour ne point donner à craindre qu'il exalte jamais la justice à ses dépens. Acceptons donc son vocabulaire sans attacher aux mots différents des sens étroits et hostiles qui sont bien loin de sa pensée, et après l'avoir entendu énoncer les exigences de la charité, écoutons-le proclamer les revendications de la justice dans le domaine social.

Ce chapitre important des idées sociales d'Ozanam se réduit à une leçon sur le salaire, la vingt-quatrième de son Cours de Droit. Le texte hélas ! n'en a pas été conservé, et nous n'avons que les notes jetées sur le papier par le jeune maître pendant sa laborieuse préparation ; ces pages néanmoins sont précieuses et tout-à-fait remarquables si l'on se reporte à l'époque déjà lointaine de leur composition.

Un mot résume les devoirs des ouvriers : le travail ; un mot résume aussi leurs droits : le salaire. Le travail est l'acte soutenu de la volonté de l'homme appliquant ses facultés à la satisfaction de ses besoins. C'est la loi primitive, universelle du monde : elle est antérieure même dans les traditions sacrées à l'arrêt qui lui imprime un caractère pénal. L'orgueil et la sensualité des nations païennes ont rejeté cette loi : le travail réputé dégradant est devenu l'apanage des castes impures, des races asservies, des esclaves. Le christianisme a réhabilité le travail et les travailleurs en faisant descendre parmi eux des dogmes consolateurs : le Dieu-homme exerçant un dur métier manuel et la valeur expiatoire et méritoire de l'effort ; les vertus civilisatrices et l'impérissable sentiment de la dignité de personne dont est revêtu le plus humble manœuvre. C'est

précisément *cette dignité de personne humaine* que la justice demande de respecter dans le travailleur. Il faut qu'il soit traité par son employeur non plus comme un instrument dont on cherche à tirer le plus de service possible au moindre prix possible, c'est l'exploitation de l'homme par l'homme, c'est l'esclavage; mais *comme un associé, comme un auxiliaire*. C'est le point de vue qui doit présider à la fixation du juste salaire.

Détermination du juste salaire

Le salaire est le prix du travail de l'ouvrier: l'ouvrier donne sa peine: il doit lui revenir une part de la valeur des choses produites; mais ce droit, il n'est pas seul à le posséder d'autres agents que lui ont concouru à la production, et les services de tous ces agents doivent trouver aussi leur rémunération. La valeur des objets produits sera donc partagée entre les divers agents de production en tenant compte des services de chacun. Il y a le service *des agents naturels*, du sol, de la terre, pour lequel sera prélevé la rente: le service *du capital* auquel seront versés des intérêts ou garanti un amortissement; enfin, le service *des travailleurs*; mais trois sortes de travail sont intervenues: un *travail moral* fourni par l'État et rémunéré par l'impôt, un *travail intellectuel* fourni par l'entrepreneur et rémunéré par le profit, enfin un *travail physique* fourni par l'ouvrier et rémunéré par le salaire. La difficulté sera d'opérer entre tous une distribution équitable et de ne léser personne.

Ozanam distingue le salaire *naturel* qu'exigerait la nature des choses et le salaire *réel* que consent la réalité: ils s'accordent aussi peu l'un l'autre que le droit et le fait. Le salaire naturel doit payer à l'ouvrier tout ce qu'il met de lui-même au service de l'industrie par conséquent *sa volonté* pour laquelle la plus faible des récompenses est le nécessaire, *les frais d'existence*, ce qu'il faut pour ne pas mourir; *son éducation*, sorte d'avance ou de capital, pour lequel il doit toucher un intérêt, un amortissement: *les frais d'éducation de ses enfants*; enfin *sa force vitale* qui s'use, pour laquelle il faut qu'il obtienne une compensation *sous forme de retraite* pour le temps de sa vieillesse, loyer de la vie, sans quoi il la vendrait, la placerait à fonds perdus. Et ces trois

éléments du salaire naturel doivent tour à tour subir une augmentation selon que le travail est plus pénible, désagréable ou dangereux, qu'il demande plus de connaissances ou de dextérité, qu'il est plus sujet à interruption.

Réalisation du juste salaire

Entre ces exigences du droit naturel et la réalité, il y a souvent un écart sensible. La faute n'en est pas toujours aux patrons. Il arrive que la vente du produit ne suffit pas à payer tous les frais de production, parce que le prix du produit dépend du rapport de la production avec la consommation, c'est-à-dire de l'offre et de la demande, ou parce qu'on a employé à la production plus de services qu'il n'en fallait. Pour corriger ces deux causes d'injustice, il faut étudier et faire connaître les lois du commerce, de l'industrie, du monde économique afin de régulariser la production, d'augmenter la consommation, de réduire les frais de revient et le nombre de facteurs par de meilleures méthodes de travail. Ozanam réclamait dès 1840 la fondation d'écoles de haut enseignement commercial et technique.

Il y a aussi souvent distribution injuste du prix de vente entre les services producteurs, excès dans la rente de la terre, dans le loyer du capital, dans l'impôt et plus fréquemment peut-être dans le profit de l'entrepreneur; conséquences: exploitation d'une part, d'autre part souffrance, fermentation, révolte; enfin la lutte de classes avec toutes ses horreurs. Huit ans avant 48, les braves gens durent trouver que le tableau était bien noir et que Monsieur Ozanam exagérait un peu.

Est-il possible de prévenir les abus dont l'ouvrier est victime, et peut-on trouver une conciliation plus impartiale de ses intérêts et de ceux de son employeur? Deux formules sont proposées: «Tout à l'État» disent *les socialistes* «Laissez faire» répètent *les économistes*: Supprimer ou déchaîner la liberté. Que l'État s'empare des moyens de production: sol, transports, outillage, usines; qu'il réclame pour lui seul le droit de diriger le travail, règle la production et les conditions de la production, distribue lui-même les profits: c'est *la solution socialiste*. Libre cours à la concurrence; ni réglementation, ni contrainte; que chacun

poursuive sans gêne son intérêt personnel; les intérêts sont harmoniques et finissent par s'accorder; laissez faire, tout s'arrangera; c'est la *solution libérale*.

Critique du socialisme et du libéralisme économique

Ozanam écarte résolument ces deux systèmes « L'un réduit la destinée humaine à produire, l'autre à jouir, ils aboutissent l'un et l'autre par deux voies diverses au matérialisme. » *L'intervention dictatoriale* du gouvernement proposée par les socialistes arrêterait tout net la vie du commerce et les développements de l'industrie. De plus, elle serait attentatoire au droit de propriété qu'Ozanam justifie par les trois arguments de saint Thomas : chacun porte plus d'activité à produire quand il produit pour lui seul; il y a plus d'ordre dans les affaires humaines quand chaque personne a le soin exclusif d'une chose; il y a plus de paix dans le partage que dans l'indivision comme le manifestent les éternels procès de ceux qui possèdent par indivis. Et ces raisons, soit dit en passant, n'impliquent pas plus le droit du riche à disposer égoïstement de son superflu que celui du pauvre à le lui réclamer impérieusement. « Le superflu des riches est dû aux nécessités des pauvres; mais parce qu'il y a beaucoup de nécessités et que le bien d'un seul ne peut suffire à tous, l'économie de la Providence laisse à chacun la libre disposition de son bien. Cette distinction qui se réduit à celle des devoirs parfaits et des devoirs imparfaits professée par tous les jurisconsultes, contient la solution des problèmes qui font notre inquiétude; elle concilie l'apparente contradiction de la justice et de la charité; elle conclut au dépouillement volontaire au lieu de la spoliation et au sacrifice au lieu du vol. » (Origine du socialisme).

La liberté absolue préconisée par les économistes « aboutit à mettre l'ouvrier à la merci de l'entrepreneur, car il a moins d'épargne et par conséquent plus d'urgence, moins de lumière et par conséquent plus d'alarmes, enfin moins de liberté, car le point de vue habituel de l'entrepreneur étant plus élevé embrasse plusieurs industries possibles : l'ouvrier au contraire est enchaîné à sa machine. » Et, dans l'attente chimérique de l'harmonie finale, on voit, sous le régime libéral, d'effroyables choses : l'ouvrier traité comme une

machine de laquelle il faut tirer le rendement maximum avec l'entretien minimum, ses besoins moraux et intellectuels éliminés, ses besoins physiques réduits au moindre coût, les pommes de terre substituées au pain pour sa nourriture; l'hygiène la plus déplorable régnant dans les ateliers; les enfants et les femmes arrachés au milieu familial, entassés dans des locaux malsains, livrés aux promiscuités et au travail déprimant de la manufacture; tous les âges, tous les sexes fatalement condamnés à une dégradation systématique et progressive; la liberté religieuse abolie, la famille volontairement restreinte, la débauche publique alimentée par l'indigence et les grandes fortunes industrielles édifiées sur toutes ces misères comme ces royautes barbares qu'on élevait sur le pavois et que portaient des épaules d'hommes.

Ces maux ne sont que trop fréquents. Ozanam se garde bien de généraliser. Lors même que l'émotion l'anime contre « ceux qui spéculent sur l'ignorance et la misère, qui abusent de l'enfance et de la vieillesse, choses respectables et sacrées comme toutes les faiblesses de la nature humaine » jusqu'à lui faire souhaiter de les marquer au front « du fer chaud de l'infamie, » il évite—c'est son mérite— « les entraînements de la pensée et les violences de langage qui tentent quelquefois les penseurs d'avant-garde. » (E. Duthoit). Dans ses réquisitoires les plus énergiques, il n'omet aucune des distinctions nécessaires, on serait même tenté de l'accuser d'optimisme en lisant ces lignes de sa plume au-dessous du tableau qui précède. « La condition des ouvriers nos concitoyens ne se reconnaît pas ici et c'est sous d'autres cieux, en Angleterre, au nord de la France, que se rencontrent les horreurs de cette industrie casernée. Plus heureux nous jouissons des bienfaits de l'industrie domestique. » Ozanam écrivait en 1840: L'évolution qui s'est produite ou continuée depuis, dans le monde du travail, n'a point été favorable à cette industrie domestique.

Solution intermédiaire proposée par Ozanam

La solution socialiste et la solution libérale écartées, que reste-t-il? Une solution intermédiaire, une *via media* conciliant les deux principes d'autorité et de liberté; elle comprendrait comme principaux articles: intervention offi-

cieuse du gouvernement dans les circonstances extraordinaires, établissement de caisses d'épargne et d'institutions de prévoyance, droit pour les travailleurs de se grouper en associations volontaires, enfin accession des ouvriers à la dignité d'associés à l'entreprise et partage proportionnel du profit selon la règle de société.

Existence d'une norme de contrat de salaire fondée sur l'équité naturelle, subordination de ce contrat à des exigences de justice, rôle de l'État en face de la lutte sociale, code du travail, protection des femmes et des enfants employés aux usines, assurances contre la maladie, le chômage, l'invalidité, la vieillesse, retraites ouvrières, unions ouvrières, enseignement technique, participation des travailleurs aux bénéfices, ces questions si graves, autour desquelles se concentrent aujourd'hui les efforts de tous ceux qui rêvent d'une société meilleure, Ozanam les a posées toutes, il y a soixante-dix ans; il les a regardées de près, et s'il n'y a pas apporté des solutions complètes et précises qui eussent été prématurées, du moins a-t-il indiqué et préparé celles qu'après un demi siècle Léon XIII dans son Encyclique sur la condition des ouvriers patronnera de sa haute autorité et fera prévaloir dans tout le monde chrétien. C'est pour lui même et pour la religion dont il fut le portedrapeau un impérissable honneur. Que n'a-t-il été plus écouté et mieux suivi!

Priorité de la réforme intérieure et pratique immédiate du devoir de charité

Il faut insister sur deux points. Ozanam croit à la possibilité de tempérer ce qu'il y a d'imprévu dans la condition humaine par la prévoyance des institutions. Il estime la société perfectible et regarde comme un devoir d'en poursuivre le progrès. Mais il veut qu'on s'adresse aux hommes «comme à des personnes immortelles qui disposent de leur éternité et à beaucoup d'égards sont maîtres de leur bonheur ou de leur malheur dans ce temps». Qu'on ne cesse donc pas de viser en eux *la réforme intérieure*. «Nous déclarons, écrit-il au lendemain des troubles sanglants de 1848, qu'on n'aura rien fait tant qu'on ne sera pas allé

chercher non au dehors, mais *au dedans*, les causes de la félicité de l'homme et les principes ennemis de son repos, tant qu'on n'aura pas porté la lumière et la réforme dans ces désordres intérieurs que le temps ne répare pas, plus incurables que les maladies, plus durables que les chômages et qui multiplieront encore les indigents longtemps après que l'herbe des cimetières aura couvert les dernières traces de la guerre civile, c'est-à-dire l'ignorance qui éteint les intelligences et l'inconduite qui affaiblit les volontés. » (Article de l'Ère Nouvelle: les causes de la misère, octobre 1848.)

D'autre part, la poursuite de la justice ne doit point faire négliger l'exercice de la charité. « Comme les améliorations sociales risquent de ne pas être imminentes et ne peuvent être totales, *la pratique immédiate du devoir de charité s'impose* car l'autorité qui nous annonce qu'il y aura toujours des pauvres parmi nous est celle qui nous ordonne de tout faire pour qu'il n'y en ait plus. »

III.—Sympathies et appels d'Ozanam en faveur des travailleurs

L'activité féconde et soutenue procède tout à la fois de visions claires et sûres dans l'intelligence et de sentiments généreux et puissants dans le cœur: le voyageur attardé le soir dans la campagne a besoin pour continuer son chemin d'un fanal qui l'éclaire et d'un cordial qui le réconforte. Les plus nobles pensées ne deviennent conquérantes qu'à condition de s'échauffer en passant par un cœur ardent. Tel était le cœur d'Ozanam: un amour y brûlait, l'amour des pauvres et des humbles, passion dévorante qui prit une grande part de sa vie.

Dispositions naturelles et éducation familiale

Ozanam reçut du ciel une âme naturellement généreuse, compatissante à l'infortune et prompte au dévouement. L'éducation chrétienne et l'exemple de ses parents développèrent très vite ces facultés charitables: il vit autour de lui le pauvre visité, honoré, aimé, servi, par ceux qu'il estimait le plus sur la terre: plus tard, à l'âge d'homme, il se rappelait avec émotion l'empressement de sa mère à suivre l'Hostie-Sainte portée en viatique dans d'indigentes maisons, et les soins gratuits que son père, médecin distingué, favorisé d'une clientèle nombreuse, auteur de mémoires médicaux primés aux Académies, prodiguait aux malades pauvres qui le réclamaient. C'est même dans l'exercice de cette mission de charité que le docteur Ozanam trouva la mort, s'étant fendu le crâne par suite d'une chute dans l'escalier branlant qui menait au grabat d'un misérable.

Influence d'une foi vécue

A l'empreinte ineffaçable de l'éducation première se joignit chez Ozanam l'influence profonde d'une foi raisonnée et vécue. L'épreuve douloureuse du doute qu'il subit à quinze ans fut comme le vent de tempête qui laisse plus vi-

vaces, plus fortement enracinés au sol, les chênes qu'il épargne. Au sortir de la crise, loin de se reposer égoïstement dans la douceur des certitudes reconquises, Ozanam promet à Dieu de consacrer ces jours au service de cette vérité qui lui donnait la paix, et dans les années suivantes, éprouvant mieux encore ce que pouvait la foi dans les grandes douleurs et dans les périls publics il plaignit davantage ceux qui ne la connaissaient point. Ce sont ses paroles mêmes.

Au seuil de la jeunesse, à l'âge où l'homme commence de penser et d'agir par lui-même et détermine d'avance l'orientation de sa vie, Ozanam a compris l'impossibilité pour le chrétien d'isoler sa foi par des cloisons étanches dans la région des idées abstraites, et la nécessité de soumettre à ses principes son activité tout entière « Ne reléguons pas nos croyances dans un domaine de spéculation et de théorie : prenons-les au sérieux et que notre vie en soit l'impression continuelle. » (A. E. Falconnet, 5 janvier 1833.)

Or la foi catholique commande impérieusement l'amour efficace du prochain. « Si tu ne croyais à rien, permis à toi de dire : Courte et bonne, et couronnons-nous de roses avant qu'elles ne se flétrissent. Mais chrétien et croyant à Dieu, à l'humanité, à la patrie, à la famille, souviens-toi qu'à eux, et non pas à toi, appartient ton existence et qu'il vaudrait mille fois mieux languir durant un demi siècle en donnant aux autres l'exemple de la résignation et en faisant un peu de bien, que de s'enivrer pendant quelques mois de brillantes délices et mourir dans son délire. » (A. E. Falconnet, 7 janvier 1834)

Déjà, bien qu'il n'ait pas encore vingt et un ans, Ozanam s'est mis à l'œuvre, et sans négliger ses études de droit ni la poursuite de ses diplômes, il amoncelle des notes en vue d'un grand ouvrage apologétique et groupe les premiers adhérents de la Société de saint-Vincent-de-Paul. Si diverses qu'elles puissent paraître, les deux œuvres : l'œuvre de vérité et l'œuvre de charité proviennent l'une et l'autre de la même source, d'une foi désireuse de gagner les cœurs, de s'y frayer un passage, d'y répandre ses bienfaits, de les arracher à leurs étroitesse, à leur égoïsme, à leurs rancunes, et de les emporter dans le grand courant d'amour qui jaillit au calvaire il y a dix-neuf siècles.

Motifs surnaturels du zèle bienfaisant d'Ozanam

L'amour efficace et persévérant d'Ozanam pour les malheureux ne fut donc nullement de la philanthropie, qualité d'ailleurs estimable, où entrent tout à la fois des dispositions naturelles à la bienveillance et à la pitié et des considérations quelque peu utilitaires sur la solidarité humaine et les dangers de plus d'une sorte que la présence de la misère fait courir à la société; ce fut *la vraie charité chrétienne* fondée sur des motifs surnaturels de foi: c'est son mérite et le secret de sa persistance et de sa fécondité.

Servir le pauvre—et pour Ozanam le pauvre c'est tout homme qui réclame assistance: assistance matérielle, assistance intellectuelle ou assistance morale, pain, vêtements, instruction, réconfort ou affection—servir le pauvre, c'est se sanctifier dans l'accomplissement d'un des préceptes les plus pressants et d'une des pratiques les plus constantes du divin Sauveur; c'est prouver aux incroyants la vitalité de sa foi; c'est rétribuer un ministère inestimable à prix d'argent d'expiation et de salut que remplit quiconque est dans l'épreuve; c'est enfin, servir dans ses membres souffrants Jésus-Christ Lui-même identifié avec les misérables.¹ Tels sont les motifs essentiels de l'activité bienfaisante d'Ozanam.

La charité se présente à lui tout d'abord comme une sauvegarde personnelle, un moyen nécessaire de préservation religieuse et morale. Il écrit de Paris, au cours de ses années d'études le 4 novembre 1834, à son ami Curnier « Nous sommes ici des oiseaux de passage éloignés pour un temps du nid paternel et sur lesquels l'incrédulité, ce vautour de la pensée, plane pour en faire sa proie. Nous sommes de pauvres intelligences nourries au giron du catholicisme et disséminées au milieu d'une foule inepte et sensuelle. Nous sommes des fils de mères chrétiennes, arrivant un à un dans des murs étrangers, où l'irréligion cherche à se recruter de nos pertes. Eh bien, il s'agit *avant tout* que ces faibles oiseaux de passage se rassemblent sous un abri qui les protège, que ces jeunes intelligences trouvent un point de ralliement pour le temps de leur exil, que ces mères chrétiennes

¹ « Tout ce que vous avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. » (*S. Mathieu, ch. XXV. vers. 40.*)

aient quelques larmes de moins à répandre et que leurs fils leur reviennent comme elles les ont envoyés. Il importait donc de former pour les jeunes gens catholiques une association d'encouragement mutuel où l'on trouvât amitié, soutien, exemples et comme une espèce d'hospitalité morale. Or le lien le plus fort, le principe d'une amitié véritable, c'est la charité et l'aliment de la charité ce sont les bonnes œuvres. »

Certes, la charité crée autour de la foi comme une chaude atmosphère qui lui permet de résister aux influences pernicieuses du dehors. Il y a bien autre chose : Ozanam l'a bien vu et bien dit. La charité est à la foi ce que le mouvement est à l'être vivant : l'élément essentiel et la démonstration palpable de sa vitalité. « La foi sans les œuvres est une foi morte. » Comment croire sans aimer Dieu, et pour Dieu ceux que Dieu nous ordonne d'aimer, sans chercher à faire ce que Dieu a de plus agréable, ce que le Christ sur la terre a constamment pratiqué, sans aller au pauvre et lui venir en aide ? C'est impossible, et les incroyants le sentent bien. « Vous vous vantez d'être catholiques, nous disent-ils, mais que faites-vous ? Où sont les œuvres qui démontrent votre foi et qui peuvent nous la faire respecter et admettre ? » Ozanam et ses amis entendirent ce reproche et jugèrent qu'il était mérité. C'est alors qu'ils se dirent : « Eh bien ! à l'œuvre, et que nos actes soient d'accord avec notre foi ! Soyons vraiment catholiques. Faisons ce qui plaît le plus à Dieu. Secourons notre prochain comme faisait Jésus-Christ, et mettons notre foi sous la protection de la charité. »

Ozanam livrant un jour cette confiance aux membres de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul de Florence, précise bien que son but premier et celui de ses compagnons en s'adonnant aux œuvres de bienfaisance fut « de se maintenir fermes dans la foi et de la propager chez les autres par le moyen de la charité. » Mais il ajoute aussitôt « Ne croyez point que regarder la charité comme un moyen de conserver la foi, ce soit amoindrir cette sublime vertu. Elle grandira au contraire en nous ; nous apprendrons en visitant le pauvre que nous y gagnons plus que lui puisque le spectacle de sa misère servira à nous rendre meilleurs. »

La lettre qui clôt le second volume de sa Correspondance

et qu'il écrivit six semaines à peine avant sa mort, développe admirablement cette idée de la valeur éducative de la charité et du bénéfice moral qu'elle procure à qui la fait. Elle est adressée à un supérieur de collège et plaide l'introduction de la société de Saint-Vincent-de-Paul dans l'établissement: «Vous avez des enfants riches. O l'utile leçon pour fortifier ces cœurs amollis, le bienfaisant spectacle de leur montrer des pauvres!... Nous avons souvent parlé de la faiblesse, de la frivolité, de la nullité des hommes même chrétiens dans la noblesse de France et d'Italie; mais je m'assure qu'ils sont ainsi parce qu'une chose a manqué à leur éducation: il y a une chose qu'on ne leur a point enseignée, une chose qu'ils ne connaissent que de nom et qu'il faut avoir vu souffrir aux autres pour apprendre à la souffrir quand elle viendra tôt ou tard. Cette chose c'est la douleur, c'est la privation, c'est le besoin. Il faut que ces jeunes seigneurs sachent ce qu'est la faim, la soif, le dénuelement d'un grenier. Il faut qu'ils voient des misérables, des enfants malades, des enfants en pleurs. Il faut qu'ils les voient et qu'ils les aiment. Ou cette vue réveillera quelque battement dans leur cœur, ou cette génération est perdue. Mais il ne faut jamais croire à la mort d'une jeune âme chrétienne. Elle n'est pas morte, mais elle dort.» (Au R. P. Pendola, 19 juillet 1853.)

La charité pour Ozanam est un échange de services entre le riche et le pauvre, dans lequel ce n'est pas le riche qui reçoit le moins. Sa conception de l'aumône relève la pauvreté jusqu'à en faire une sorte de sacerdoce. «L'aumône que le christianisme prêche et bénit est la rétribution de services qui n'ont pas de salaire. Les grands services sociaux ceux dont une nation ne se passe jamais, ne peuvent ni s'acheter, ni se vendre, ni se tarifer à prix d'argent. La société paie la denrée du marchand, mais elle ne paie ni le sacrifice du prêtre, ni la justice du juge, ni le sang du soldat. Seulement, elle leur donne le pain pour qu'ils continuent de vivre et de servir, mais elle le leur mesure avec une parcimonie honorable précisément pour qu'il soit manifeste qu'elle n'a jamais prétendu les payer. De même, l'ouvrier valide qui donne son travail reçoit le salaire; mais le pauvre qui souffre, qui mérite, qui dans l'Église représente et continue le Christ, reçoit l'aumône.»

Le pauvre représente et continue le Christ...la foi l'enseigne, mais quelle réalité difficile à se mettre et à garder sous les yeux. Ozanam ne la perd pas de vue et semble n'y éprouver aucune peine. Il s'enthousiasme à cette pensée. Il écrit le 13 novembre 1836 à un ami, M. Janmot, qui accomplissait en ce temps là un pèlerinage à Assise au tombeau de saint François: «Et nous, mon cher ami, ne ferons-nous rien pour ressembler à ces saints que nous vénérons?... Si nous ne savons pas aimer Dieu comme ceux-là l'aimaient, sans doute ce nous doit être un sujet de reproche, mais encore notre faiblesse peut y trouver quelque ombre d'excuse, car il semble qu'il faille voir pour aimer et nous ne voyons Dieu que des yeux de la foi, et notre foi est si faible! Mais les hommes, mais les pauvres, nous les voyons des yeux de la chair, ils sont là et nous pouvons mettre le doigt et la main dans leurs plaies, et les traces de la couronne d'épines sont visibles sur leurs fronts. Ici, l'incrédulité n'a plus de place possible et nous devrions tomber à leurs pieds et leur dire avec l'Apôtre: «Tu es Dominus et Deus meus.» Vous êtes nos maîtres et nous serons vos serviteurs. Vous êtes pour nous les images sacrées de ce Dieu que nous ne voyons pas, et ne sachant pas l'aimer autrement, nous l'aimons en vos personnes.»

Seize ans plus tard, le père Pendola le supérieur du collège de Sienne qu'Ozanam tourmentait pour obtenir la fondation d'une conférence parmi ses jeunes gens recevait ce mot: «Vous leur montrez Notre-Seigneur dans des images peintes par les plus grands maîtres sur des autels éclatants d'or et de lumière montrez leur Jésus-Christ et ses plaies dans la personne des pauvres.»

Le sacrifice de soi, condition de la charité

Inspiré et soutenu par de tels motifs, l'amour du pauvre ne tarde guère à devenir une passion, tyrannique et insatiable comme le sont toutes les vraies passions: il exige le don total et définitif de soi-même. Ozanam sentit de bonne heure ces exigences et s'y soumit avec élan. Il écrit en 1835 à son ami Léonce Curnier. «La foi, la charité des premiers siècles! non ce n'est pas trop pour notre âge. A des maux égaux, il faut un égal remède; la terre s'est refroidie, c'est

à nous catholiques, de ranimer la chaleur vitale qui s'éteint, c'est à nous de recommencer aussi l'ère des martyrs. Car il est un martyr possible à tous les chrétiens : être martyr, c'est donner sa vie pour Dieu et pour ses frères ; c'est donner sa vie en sacrifice, que le sacrifice soit consommé tout d'un coup comme l'holocauste, ou qu'il s'accomplisse lentement et qu'il fume nuit et jour comme les parfums sur l'autel ; être martyr, c'est donner au ciel tout ce qu'on en a reçu : son or, son sang, son âme tout entière. Cette offrande est entre nos mains ; ce sacrifice, nous pouvons le faire ; c'est à nous de choisir à quels autels il nous plaira de le porter, à quelle divinité nous irons consacrer notre jeunesse et les temps qui la suivront, à quel temple nous nous donnerons rendez-vous : au pied de l'idole de l'égoïsme ou au sanctuaire de Dieu et de l'humanité. » (A. M. Curnier, 23 février 1835.)

Ces phrases généreuses se disent ou s'écrivent assez communément quand on est jeune et qu'on a le cœur bien placé ; mais autant en emporte le vent. Ce qui est rare et difficile, c'est de les prendre pour programme et d'y conformer sa vie au lendemain de ses vingt ans. Ce fut le vrai mérite d'Ozanam : étudiant sollicité par la préparation d'examens laborieux d'où dépendait son avenir, professeur obligé à des recherches savantes longues et pénibles, écrivain appliqué à la composition de multiples ouvrages et apportant par conscience à la moindre page un soin minutieux, souffrant d'une santé débile épuisée précocement par un labeur excessif, Ozanam trouva jusqu'au bout, du temps et des forces pour travailler au bonheur des malheureux, à leur soulagement matériel, à leur perfectionnement intellectuel, à leur réforme morale : à l'article de ses œuvres, on décrira en détail cette bienfaisante activité.

Charité humaine

Remarquons encore après y avoir insisté à plusieurs reprises, combien cette charité d'Ozanam, surnaturelle dans ses motifs et généreuse jusqu'au sacrifice, était large et humaine dans ses vues, comment, sans négliger dans l'homme ce qu'il a de commun avec l'animal, les besoins matériels, la nécessité de se nourrir et de s'abriter, il voyait

d'abord en lui ce qui le fait homme : son âme à sauver, son esprit à éclairer, sa volonté à diriger et à fortifier. Voyant toutes choses de ce point de vue, il ne saurait limiter ses sympathies aux miséreux qui demandent l'aumône et qu'une charité étroite trop commune semble considérer parfois comme exclusivement dignes d'intérêt. A côté de ces privilégiés de la bienfaisance, il y a la masse énorme de ceux qu'on nomme le peuple, des pauvres aussi, «des pauvres qui ne mendient point, qui vivent ordinairement de leur travail et auxquels on n'assurera jamais de telle sorte le droit au travail qu'ils n'aient besoin de secours, de conseils et de consolations.» Ils souffrent, ils sont les victimes de ce mal social qu'Ozanam a dénoncé avec tant de clairvoyance : concurrence effrénée obligeant à produire au plus bas prix, absence d'organisations protectrices, insécurité du lendemain, affaiblissement des croyances dans les âmes comme comprimées sous l'étreinte des besoins matériels. Ozanam adopte leur cause et la plaide avec chaleur d'autant mieux qu'il prévoit leur avenir politique et que ces foules laborieuses seront demain les maîtres du pouvoir. «Ce que je sais d'histoire, écrit-il, me donne lieu de croire que la démocratie est le terme naturel du progrès politique et que Dieu y mène le monde...J'avoue, ajoute-t-il, qu'il l'y mène par de rudes chemins et que si je crois à la démocratie c'est malgré des excès qui seraient capables d'en dégoûter les gens de bien.» (A M. Prosper Dugas, 11 mars 1849.)

Passons aux barbares

L'appel le plus retentissant jamais lancé par Ozanam en faveur des classes populaires, se lit dans un article fameux qu'il donna au Correspondant, le 10 février 1848 : *Des dangers de Rome et de ses espérances*. Il revenait de la Ville Éternelle où Pie IX inaugurerait son règne par une série de réformes dans le gouvernement des États Pontificaux favorables aux revendications populaires et accueillies avec transport par l'opinion. Entraîné par l'enthousiasme général où il ne démêle pas un élément d'agitation perfide qui provoquera bientôt les troubles et l'émeute, rempli des souvenirs de la fin du monde romain dont il vient d'écrire l'histoire, il évoque la pensée des grands pontifes du cinquième siècle

qui cessant d'identifier leur cause avec celle d'une société en décadence, sensibles aux besoins et aux ressources que leur clairvoyance discernait chez les envahisseurs, se tournèrent résolument vers les nouveaux venus, sauvèrent de l'ordre ancien ce qui méritait de survivre et firent de ces débris et de cet apport la civilisation moderne. Ozanam commenta cet exemple. « Sacrifions, nous aussi, nos répugnances et nos ressentiments pour nous tourner vers cette démocratie, vers ce peuple qui ne nous connaît pas, vers ces masses chères à l'Église parce qu'elles sont le nombre, le nombre infini des âmes qu'il faut conquérir et sauver, parce qu'elles sont la pauvreté que Dieu aime et le travail qui fait la force. Poursuivons-les non-seulement de nos prédications mais de nos bienfaits. Aidons-les non-seulement de l'aumône qui oblige les hommes, mais de nos efforts à l'effet d'obtenir des institutions qui les affranchissent et les rendent meilleurs. Passons aux Barbares et suivons Pie IX. »

Dans certains milieux, le mot fit scandale : on n'avait pas saisi l'allusion historique : on crut que démocratie voulait dire révolution et que les Barbares étaient les socialistes. Ozanam dut s'expliquer. « Quand je dis *passons aux barbares*, je ne dis pas de passer aux radicaux, à ces radicaux dont on s'occupe et dont on s'effraye... je demande que nous fassions comme Pie IX, que nous nous occupions du peuple qui a trop de besoins et pas assez de droits, qui réclame avec raison une part plus complète aux affaires publiques, des garanties pour le travail et contre la misère, qui a de mauvais chefs, mais faute d'en trouver de bons. Il ne s'agit point de ce parti détestable des Mazzini, des Ochsenein et des Henri Heine, mais des peuples entiers, en y comprenant ceux des campagnes comme des villes. Et s'il ne faut rien espérer de ces barbares-ci, nous sommes à la fin du monde et par conséquent de nos disputes. » (A. M. Foisset, 22 février 1848.)

Pour l'apostolat des ouvriers

Vers le même temps, écrivant à son frère aîné, prêtre zélé voué à l'apostolat des milieux ouvriers, il l'encourage chaleureusement : « J'ai toujours approuvé et je suis heureux d'avoir partagé ton penchant pour ces hommes laborieux,

pauvres, étrangers aux délicatesses et aux politesses de ce qu'on appelle les gens bien élevés. Si un plus grand nombre de chrétiens et surtout d'ecclésiastiques s'étaient occupés des ouvriers depuis dix ans, nous serions plus sûrs de l'avenir et toutes nos espérances reposent sur le peu qui s'est fait jusqu'ici...Occupe-toi toujours des domestiques autant que des maîtres, et des ouvriers comme des riches, c'est désormais la seule voie de salut pour l'Église de France. Il faut que les curés renoncent à leurs petites paroisses bourgeoises, troupeaux d'élite au milieu d'une immense population qu'ils ne connaissent pas. Il faut qu'ils s'occupent non-seulement des indigents, mais de toute cette classe pauvre qui ne demande pas l'aumône et qu'on attire cependant par des prédications spéciales, par des associations de charité, par l'affection qu'on lui témoigne et dont elle est plus touchée qu'on ne croit.» (A l'abbé Ozanam, 15 mars et 12 avril 1848).

Il faudrait encore citer bien des pages, des extraits vibrants de l'Ère Nouvelle et surtout le remarquable article *Aux gens de bien* publié au lendemain de l'émeute en 1848. Point n'est besoin d'en dire plus pour faire reconnaître et saluer en Frédéric Ozanam un ami sincère et dévoué de la cause populaire.

IV.—Activité bienfaitante d'Ozanam

Avec dans l'esprit des vues aussi pénétrantes sur la crise sociale et son traitement, et dans le cœur des sympathies aussi vives pour les classes laborieuses victimes de l'évolution économique et de l'irréligion, Ozanam, nature généreuse et dévouée, devait nécessairement agir, et sans tarder. Il ne tarda pas en effet, et n'attendit pas d'avoir vingt ans pour commencer l'œuvre où il mit le plus de lui même et qui fait encore connaître et vénérer son nom au peuple qui ne lit pas ses écrits : *la Société de Saint-Vincent-de-Paul*.

Premiers essais d'apostolat. La conférence d'histoire

Dès son arrivée à Paris au lendemain de 1830, Ozanam fut sollicité de se joindre à quelques étudiants studieux qui se réunissaient périodiquement chez un grand homme de bien, professeur de philosophie, M. Bailly. C'étaient les débris d'une société littéraire qui avait eu ses jours de gloire, la Société des Bonnes Études, issue elle-même de la fameuse Congrégation si violemment et si injustement dénigrée à l'époque de la Restauration. Le zèle de quelques uns, dont le nouveau venu ne fut pas le moins actif, rendit à l'œuvre languissante un regain de prospérité. On recruta des membres et on inaugura des conférences d'histoire, de philosophie et de littérature auxquelles étaient convoqués les étudiants chrétiens alors en petit nombre à l'Université de Paris et d'où les autres n'étaient pas exclus. Après chaque conférence, on engageait la discussion et des débats parfois très vifs se poursuivaient jusqu'à une heure avancée de la soirée. Les questions religieuses revenaient le plus souvent sur le tapis et soulevaient chaque fois entre croyants et incroyants des controverses passionnées. La foi avait pour elle des défenseurs brillants, studieux, courageux, éloquents, mais jeunes d'âge et de science, qui n'avaient pas toujours et ne pouvaient avoir des réponses toutes prêtes à des objections inattendues, récoltées un peu partout. Et puis, ces discussions intéressaient trop l'amour propre des

partenaires pour leur permettre de céder devant la vérité. Il fallut s'avouer la faillite et chercher un moyen plus efficace d'action catholique.

Allons aux pauvres

Un jour, dans une réunion d'intimes, Ozanam posa franchement la question: «Après une année de travaux et de combats qu'a produit d'heureux cette Conférence? Pour prix de tant de peines et de sacrifices avons-nous seulement fait à Jésus-Christ une seule conquête? Si notre effort est sans succès, ne serait-ce pas que quelque chose manque à l'efficacité surnaturelle de notre parole? Oui, pour que notre apostolat soit béni de Dieu, une chose lui manque: les œuvres de bienfaisance. La bénédiction des pauvres est celle de Dieu.»

L'idée était dans l'air. Quelques jours plus tôt, Ozanam l'avait insinuée à Lamache et à quelques autres: «N'éprouvez-vous pas comme moi le besoin d'avoir en dehors de cette conférence militante une petite société composée toute de pieux et braves amis qui joignent les œuvres à la parole et ainsi affirment la vérité de leur foi par sa vitalité?» Ces mots dits avec feu émurent les auditeurs, et «chacun emporta au cœur le trait enflammé que Notre-Seigneur Jésus venait d'y faire entrer par la parole du jeune camarade.»

Un autre qu'Ozanam avait eu la même pensée et l'avait exprimée presque dans les mêmes termes: c'était Le Taillandier, l'aîné du petit groupe, étudiant de deuxième année, esprit froid, silencieux, mais d'un grand sens pratique. «J'aimerais mieux que toutes ces conférences un autre genre de réunion, composé uniquement de jeunes gens chrétiens qui au lieu de controverses et de discussions se livreraient ensemble à des bonnes œuvres.» On l'avait écouté sans répondre. A Ozanam revient le mérite d'avoir précisé l'idée et d'en avoir assuré le succès en la proposant sous une forme pratique, la visite des pauvres.

Au sortir de la réunion où il avait dénoncé l'échec de la conférence d'histoire, Ozanam, raconte son frère, se rencontra sur le seuil avec Le Taillandier. Eh bien qu'allons-nous faire pour traduire notre foi en actes? Faisons ce que Dieu aime le plus, ce que Jésus-Christ nous a montré: allons aux

pauvres. Et sans tarder davantage, sîtôt rentrés chez eux, ils prirent un peu de bois de leur provision d'hiver et le portèrent eux-mêmes à un pauvre du voisinage qui souffrait du froid.

Commencements de la Société de Saint-Vincent-de-Paul

Leurs amis furent jaloux d'imiter leur exemple. Un petit groupe se forma autour d'eux. Conscients de leur jeunesse et de leur inexpérience, ils confièrent à M. Bailly leurs charitables desseins et le prièrent de s'en faire le patron. Le choix était particulièrement heureux. Monsieur et madame Bailly, adonnés l'un et l'autre à toutes sortes de bonnes œuvres, avaient entrepris déjà la visite à domicile des indigents ; mais quelque peu découragés par des réceptions peu sympathiques, ils avaient pensé que des jeunes gens sauraient mieux désarmer les défiances et se faire bien accueillir. Le projet d'Ozanam et de ses compagnons reçut l'approbation du sage professeur qui leur suggéra de consulter sur les œuvres à entreprendre le curé de Saint-Étienne-du-Mont, leur paroisse. Celui-ci, pris de court ou désireux d'éprouver leur constance, leur conseilla de s'employer à faire le catéchisme aux enfants abandonnés. Ils déférèrent à cet avis, mais tout leur zèle était tourné vers la visite des familles. Monsieur Bailly les y poussait, estimant que ces excursions aux royaumes de la misère leur profiteraient à eux-mêmes plus encore qu'à leurs obligés. Comme l'écrira plus tard Ozanam, « la science du bien social et des réformes bienfaisantes s'apprend moins penché sur les livres et assis au pied de la tribune politique qu'en montant les étages de la maison du pauvre, qu'en s'asseyant à son chevet, qu'en souffrant du même froid que lui, qu'en entrant dans le secret de son cœur désolé et de sa conscience ravagée. » Enfin, ils obtinrent de la sœur Rosalie, la Providence du quartier, avec l'approbation du curé, une liste d'adresses de familles misérables ; chacun adopta la sienne et s'obligea de lui rendre visite à intervalles réguliers.

Ceux qui inaugurèrent ce charitable apostolat n'étaient pas plus de huit, tous étudiants de première ou de deuxième année, dont un seul avait plus de vingt ans. Ils se réunissaient à jours fixes, chaque semaine ou chaque quinzaine,

sauf pendant les vacances, chez monsieur Bailly nommé président, s'encourageaient ensemble et s'entretenaient des intérêts de leurs clients. Ils appelèrent leur groupe *Conférence de charité*, puis, *conférence de Saint-Vincent-de-Paul* en mémoire du grand patron des initiatives charitables.

La première séance régulière se tint au mois de mai de l'année 1833, date vérifiée de la naissance de l'œuvre. M. Bailly l'inaugura par un petit discours : « Si véritablement vous voulez être utiles aux pauvres et à vous-mêmes, faites de votre charité une œuvre moins de bienfaisance que de moralisation et de christianisation, vous sanctifiant vous-mêmes par la considération de Jésus-Christ souffrant dans la personne du pauvre. »

Les réunions s'ouvraient et se fermaient par la prière pour les pauvres, pour les bienfaiteurs, pour les confrères... Chacun faisait le récit de ses visites aux indigents et plaidait pour la misère de ses clients. On pourvoyait aux nécessités selon les ressources, qui étaient minces ; quelques dons arrachés par des sollicitations pressantes et la quête faite à chaque séance parmi les assistants, tous étudiants peu fortunés.

Accroissements inattendus

Des amis demandèrent avec instances d'entrer dans le petit cénacle : on ne les admit point sans résistance. « Comme jaloux de notre trésor—c'est Ozanam qui parle—nous ne voulions pas ouvrir à d'autres les portes de notre réunion. Mais Dieu en avait décidé autrement. L'association peu nombreuse d'amis intimes que nous avions rêvée devenait dans ses desseins le noyau d'une immense famille de frères qui devait se répandre sur une grande partie de l'Europe. Vous voyez bien, ajoute-t-il, que nous ne pouvons pas nous donner véritablement le titre de fondateurs : c'est Dieu qui a voulu et qui a fondé notre société ! »

Les recrues affluèrent en si grand nombre qu'il fallut se sectionner : ce fut un déchirement, mais il était nécessaire ; les réunions où l'assistance dépassait parfois la centaine, devenaient trop confuses et se prolongeaient à des heures trop tardives, encore le temps manquait-il souvent aux visiteurs pour rendre compte de leur charitable mission.

On se sépara donc, non sans tristesse, en quatre groupes qui eurent chacun son lieu de réunion distinct, son territoire déterminé, son budget spécial, sa liste de pauvres, son bureau, son autonomie. Mais voulant maintenir aussi fort que possible le lien d'unité, on se donna rendez-vous tous ensemble à de certaines époques; on adopta un règlement commun; on nomma un Conseil Central chargé de se tenir en relations avec les *conférences* particulières.

Bientôt les groupes nouveaux essaimèrent à leur tour pour les mêmes raisons; des rejetons se multiplièrent en province et jusqu'à l'étranger. Des confrères éloignés de Paris pour cause de vacances ou d'études terminées furent les artisans les plus actifs de ces lointains développements. Désirant se conserver à eux-mêmes et propager autour d'eux la bienfaisante influence de leur chère œuvre, ils recrutèrent des bonnes volontés et renouvelèrent sur un nouveau terrain l'initiative des fondateurs. Les groupes ainsi formés sollicitaient du Conseil central l'affiliation à la société, en recevaient les règlements en usage à Paris, et lui envoyaient périodiquement le compte rendu de leurs travaux. De son côté, le Comité central adressait chaque année ou plus souvent, aux conférences particulières, une circulaire photocopiée pour servir de trait d'union et entretenir l'esprit primitif de charité, d'humilité, de renoncement, les préoccupations de sanctification personnelle, d'amitié mutuelle, de dévouement désintéressé qui animaient les premiers membres.

Avant la mort d'Ozanam survenue moins de vingt ans après la fondation, des conférences vivaient et prospéraient dans presque tous les pays d'Europe: Italie, Espagne, Belgique, Hollande, Allemagne, Angleterre et jusqu'en Asie et en Amérique.

Conférences de Québec et de Montréal

Les premières conférences canadiennes étaient déjà en exercice. Un jeune médecin québécois, le docteur Painchaud, s'était rendu à Paris vers 1845, pour se perfectionner dans la pratique de son art: pendant son séjour dans la capitale, il vit à l'œuvre les conférences, prit part à leurs travaux, admira leur piété et leur zèle et décida d'en fonder

une sitôt après son retour à Québec. Il réalisa son projet l'année suivante, et même le dépassa, puisque huit conférences nouvelles naquirent en six mois, sous son inspiration, dans la même ville. Monseigneur Bourget est l'auteur principal de la conférence de Montréal inaugurée le 19 mars 1848: l'évêque revenait d'un voyage en Europe où lui aussi avait admiré l'activité charitable des compagnons d'Ozanam et souhaité de voir grandir dans son diocèse une œuvre si bienfaisante; il lança un appel qui fut écouté: dès son premier hiver, la conférence de Montréal distribua des secours à 84 familles.

Aujourd'hui, la Société de Saint-Vincent-de-Paul est répandue dans le monde entier; elle compte plus de sept mille conférences particulières, distribue annuellement en secours: aliments, vêtements, chaussures, chauffage, etc., près de quatre millions et garde fidèlement les traditions de ses origines.

Rôle prépondérant d'Ozanam dans l'établissement des conférences

La Société se proclame l'œuvre de plusieurs et n'a jamais voulu décerner à personne le titre exclusif de fondateur. Ozanam l'a toujours repoussé pour lui-même. Ce qu'on peut dire et ce qui lui vaut la première place dans la mémoire des confrères, c'est que son action dans la création, l'orientation et les premiers accroissements de l'œuvre fut *prépondérante et décisive*. S'il partagea avec d'autres le projet d'une conférence de charité, c'est lui qui le fit accepter en lui donnant une forme pratique, et en le patronnant de son influence, lui qui fit prévaloir contre l'idée d'un groupe fermé d'intimes, celle d'une association largement ouverte à toutes les bonnes volontés, lui qui contribua le plus efficacement par l'autorité de sa vertu et de sa parole à recruter et à retenir les adhérents, à répandre parmi eux l'esprit de foi et de zèle qui s'y est conservé; lui enfin qui fut pendant vingt ans l'âme de la société par son activité dans le conseil central et le travail qu'il y fournit: rédaction des règlements, composition des circulaires périodiques, envoi aux conférences lointaines de renseignements et de conseils, visites et

entretiens aux conférences plus proches, préoccupation constante de faire par tous les moyens connaître, aimer et pratiquer l'œuvre.

Esprit et fin des conférences

Il fait bon de reproduire ces passages du règlement écrit pour la société par Ozanam en décembre 1835, toujours en vigueur, toujours actuel et qu'il faut lire d'un bout à l'autre «C'est un mouvement de piété chrétienne qui nous a réunis; c'est pourquoi nous ne cherchons pas ailleurs que dans l'esprit de la religion, dans les exemples et les paroles de Notre-Seigneur, dans les enseignements de l'Église et la vie des Saints, les règles de notre conduite...

«Jésus-Christ a voulu d'abord pratiquer ce qu'il devait ensuite enseigner aux hommes : *cæpit facere et docere*. Notre désir est d'imiter suivant nos faibles forces ce divin modèle. La fin de la conférence est donc : 1° de maintenir ses membres par des exemples et des conseils mutuels dans la pratique d'une vie chrétienne : 2° de visiter les pauvres à domicile, de leur porter des secours en nature, de leur donner aussi des consolations religieuses, nous souvenant de ces paroles de notre Maître : l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui tombe de la bouche de Dieu ; 3° de nous appliquer, selon nos facultés et le temps que nous en avons, à l'instruction élémentaire et chrétienne des enfants pauvres, soit libres, soit prisonniers ; ce que nous aurons fait pour le plus petit d'entre nos frères, Jésus-Christ nous a promis qu'il se le tiendra pour fait à lui-même ; 4° de répandre des livres moraux et religieux ; 5° de nous prêter à toutes sortes d'autres œuvres charitables auxquelles pourraient suffire nos ressources, qui ne contrarieraient pas le but premier de la Société, et pour lesquelles elle provoquerait notre concours sur la proposition de ses directeurs. »

Il est important de remarquer la priorité donnée à la sanctification personnelle sur l'action bienfaisante. «Notre but principal, déclarait Ozanam, ne fut pas de venir en aide au pauvre, non, ce ne fut là pour nous qu'un moyen. Notre but fut de nous maintenir fermes dans la foi et de la propager chez les autres par le moyen de la charité.» En second lieu, les messieurs *de la Saint-Vincent*, comme on dit

dans le peuple, doivent bien prendre garde à ne pas réduire leur bienfaisance à la distribution quasi automatique de bons de pain, de viande ou de charbon, mais chercher les âmes, encourager, consoler, instruire, moraliser, toujours avec simplicité et bonté. Enfin, pas d'exclusivisme étroit, de zèle routinier comme figé dans l'éternel accomplissement d'une forme unique de charité, mais disposition à se livrer suivant les besoins, les ressources et les indications providentielles, à toutes les œuvres avantageuses au corps et à l'âme de la clientèle indigente. Cette largeur de zèle est dans la tradition de la Société, et Mgr Gibier la définissait naguère d'un mot pittoresque et juste « la marmite où Dieu a fait bouillir toutes les œuvres modernes. » D'autres l'ont appelée « le noviciat de l'apostolat laïc. »

Autres œuvres : enseignement professionnel et unions ouvrières

Sur ce point, comme sur les autres. Ozanam prêcha d'exemple et l'activité qu'il déploya jusqu'à la fin de sa vie pour établir la Conférence et qui devait suffire à occuper ses loisirs, ne l'empêcha pas de prendre part à de nombreuses initiatives pour le bien des classes populaires : cercles catholiques d'ouvriers, sociétés de secours mutuels, œuvres d'apprentis, cours du soir, assistance aux malades pauvres, etc.

Aux œuvres qui bénéficièrent de sa collaboration active, il faut ajouter celles qu'il recommanda ou projeta. On ne peut omettre ici deux passages très intéressants tirés de l'Ère nouvelle, dont l'un est relatif au haut enseignement professionnel et l'autre semble viser les Unions ouvrières.

« Ne pensons pas nous être acquittés envers le peuple quand nous lui avons appris à lire, à écrire, à compter. Au lendemain de la première communion, après trois ans d'études dans la meilleure des écoles chrétiennes, quand le fils de l'ouvrier en sortirait tout couvert de couronnes, nous ne tenons pas son éducation pour finie, nous voudrions l'accompagner d'un patronage intelligent chez son maître d'apprentissage, lui ouvrir des écoles d'adultes chaque soir et chaque dimanche, et inaugurer dans les faubourgs de Paris autant de Conservatoires des Arts et Métiers où le fils du

mécanicien, du teinturier, de l'imprimeur trouvât, comme celui du mécanicien et du jurisconsulte, le bienfait de l'enseignement supérieur, les plaisirs de l'intelligence et la joie de l'admiration.»

Voilà pour les écoles techniques. Et pour les Unions ouvrières: «Eh quoi! les hommes des professions savantes, des gens qui ont fait dix-huit ans d'études, les médecins, les avocats, les notaires, se rouilleraient, se relâcheraient, s'ils n'avaient leurs concours, leurs conférences, leurs chambres de discipline, et vous blâmez l'incapacité, l'incurie de l'ouvrier, la défectuosité routinière de ses méthodes, le désordre systématique de sa conduite, quand vous n'avez jamais encouragé, quand vous redoutez les associations qui le rapprocheraient de ses égaux, qui le soumettraient à une police fraternelle, qui l'entoureraient d'exemples en même temps que de lumières, et lui assureraient cette éducation de toute la vie nécessaire à l'homme toujours faible et toujours tenté!»

Il y a loin de ces associations fraternelles rêvées par Ozanam, constituées dans un but d'éducation mutuelle, d'ascension progressive vers plus de lumières et de moralité, à tant d'organisations de combat qui s'intitulent unions, mais trop souvent fomentent la haine et poursuivent, par violence ou menaces, la conquête exclusive d'avantages matériels. Mais on peut espérer que ces paroles de paix ne seront pas toujours stériles. Ce sont, disait Ozanam, d'imperceptibles semences, qui «mûries dans le secret des esprits et des cœurs, s'épanouiront peut-être un jour en efficaces conceptions.»

Paroles efficaces

Parler, surtout quand c'est une voix autorisée et éloquente comme celle-là, c'est semer, c'est agir, et dès lors, il faut indiquer parmi les œuvres multiples de Frédéric Ozanam, cette vingt-quatrième leçon du Cours de Droit Commercial où il exprimait sur le juste salaire ses idées de précurseur hardi et clairvoyant; ces beaux articles de l'Ere Nouvelle que les catholiques de ce temps-là ne comprirent peut-être pas assez, et qui auraient pu, en les ralliant à l'action sociale, cimenter en France entre le peuple et la foi

catholique une invincible alliance; enfin, ces nobles pages, semées çà et là dans ses livres, qui célèbrent le travail et exaltent l'influence sociale du christianisme, spécialement tout un chapitre sur les travailleurs au deuxième volume de la *Civilisation chrétienne chez les Francs*.

Sacrifice fécond

Enfin, le sacrifice aussi est une œuvre, et la plus féconde, quoique ses résultats soient moins visibles, sans doute parce qu'ils sont profonds et lointains: ils n'en sont que plus durables! Le sacrifice obtient plus sûrement les faveurs célestes parce qu'il plaît à Dieu davantage; or, le travail de l'homme n'est efficace que dans la mesure où la grâce de Dieu s'y ajoute. Et puis, le sacrifice rayonne autour de soi l'abnégation, l'ardeur de s'immoler; il fait germer des cœurs d'apôtre. Ozanam exerça, et il exerce encore, cette bienfaisante influence; c'est que le sacrifice couronne sa vie. Atteint au seuil de la maturité d'un mal impitoyable, il languit de longs mois dans des alternatives cruelles de crises douloureuses et de retours de vie. Il vit venir la mort longtemps d'avance et l'accueillit sans révolte avec le cortège de sacrifices dont elle s'accompagnait.

«Je sais, écrivait-il, que j'ai une femme jeune et bien-aimée, une charmante enfant, d'excellents frères, une seconde mère, beaucoup d'amis, une carrière honorable et des travaux conduits précisément au point où ils pourraient servir de fondement à un ouvrage longtemps rêvé. Faut-il donc quitter tous ces biens que vous-même, mon Dieu, m'aviez donnés?» Et il trouve la force d'écrire: «Vous me demandez. Il est marqué au commencement du livre, que je dois faire votre volonté et j'ai dit Je viens Seigneur. Je viens si vous m'appellez et je n'ai pas le droit de me plaindre. Si je repasse devant vous mes années avec amertume, c'est à cause des péchés dont je les ai souillées; mais quand je considère les grâces dont vous les avez enrichies, je repasse mes années devant vous, Seigneur, avec reconnaissance. Quand vous m'enchaîneriez sur un lit pour les jours qui me restent à vivre, ils ne suffiraient pas à vous remercier des

jours que j'ai vécu. Ah! si ces pages sont les dernières que j'écris, qu'elles soient un hymne à votre bonté!»

Le même jour, Ozanam rédigea son testament.

«Je meurs, écrivit-il, au sein de l'Église catholique, apostolique et romaine. J'ai connu les doutes du siècle présent, mais toute ma vie m'a convaincu qu'il n'y a de repos pour l'esprit et pour le cœur que dans la foi de l'Église et sous son autorité... Je sollicite les prières de tous les miens, de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, de mes amis de Lyon. Ne vous laissez pas ralentir par ceux qui vous diront: Il est au ciel. Priez toujours pour celui qui vous aime beaucoup, mais qui a beaucoup péché. Aidé de vos supplications, chers bons amis, je quitterai la terre avec moins de crainte. J'espère fermement que nous ne nous séparerons point, et que je reste avec vous jusqu'à ce que vous veniez à moi.»

C'est dans ces sentiments que mourut Ozanam le 8 septembre 1853.

Conclusion

Il est des âmes dont on ne peut évoquer le souvenir sans éveiller au fond des cœurs de saints désirs et de généreuses ambitions. Ozanam est de ces âmes : il attire à sa suite. Tous n'ont pas son intelligence, ni sa variété d'aptitudes, ni sa puissance de travail, ni son autorité, ni son influence. Resteront-ils donc inertes au milieu du monde qui souffre et qui gémit ? « Non, répond lui-même Ozanam, il nous est ouvert une voie préparatoire : avant de faire le bien public nous pouvons essayer de faire le bien de quelques-uns : avant de régénérer le pays, nous pouvons soulager quelques-uns de ses pauvres. » Ozanam ne vit plus sur terre, mais son œuvre est toujours vivante : elle travaille toujours par l'action bienfaisante auprès des malheureux à la paix sociale ; elle réclame des concours généreux et actifs ; elle en demande surtout à la jeunesse et aux hommes influents. « Elle a fait ses preuves ; elle remplit le monde ; elle a une histoire faite toute d'immenses bienfaits et de sublimes exemples. Elle est plantée le long des eaux vives ; elle a ses racines dans le roc. Elle a Vincent-de-Paul pour patron, Ozanam pour modèle, le Pape pour père, l'Église pour Reine, et des soldats d'élite, des hommes de bien, des hommes de foi, des hommes de Dieu. Elle est l'union, elle serait la force ; elle est la paix, elle est l'amour. Revivante partout, elle serait le salut. » Concluons avec Mgr Baunard, le dernier biographe d'Ozanam, à qui nous empruntons cette page. « Soyons donc à elle ; allons à elle parce qu'elle va au peuple, parce qu'elle va à Dieu, parce qu'elle fait le bien, parce qu'elle veut le bonheur, parce qu'elle mène au Ciel ! »

Ed. GOÛIN, P. S.S

TABLE DES MATIÈRES

I. Résumé de la vie d'Ozanam.	3
Enfance.....	3
Étudiant à Paris.....	6
Avocat et professeur à Lyon.....	6
Professeur à la Sorbonne.....	7
Maladie et mort.....	8
Précurseur et guide des catholiques sociaux.....	8
Définition de la question sociale.....	9
II. Vues d'Ozanam sur le problème social.	11
Importance et nature de la crise.....	11
Premier remède: la charité inspirée par la foi.....	13
Second remède: la justice.....	16
Détermination du juste salaire.....	19
Réalisation du juste salaire.....	20
Critique du socialisme et du libéralisme économique.....	21
Solution intermédiaire proposée par Ozanam.....	22
Priorité de la réforme intérieure et pratique immédiate du devoir de charité.....	23
III. Sympathies et appels d'Ozanam en faveur des travailleurs. ..	25
Dispositions naturelles et éducation familiale.....	25
Influence d'une foi vécue.....	25
Motifs surnaturels du zèle bienfaisant d'Ozanam.....	27
Le sacrifice de soi, condition de la charité.....	30
Charité humaine.....	31
Passons aux barbares.....	32
Pour l'apostolat des ouvriers.....	33

IV. Activité bienfaisante d'Ozanam	35
Premiers essais d'apostolat : la conférence d'histoire.....	35
Allons aux pauvres.....	36
Commencements de la Société de Saint-Vincent-de-Paul .	37
Accroissements inattendus.....	38
Conférences de Québec et de Montréal.....	39
Rôle prépondérant d'Ozanam dans l'établissement des conférences.....	40
Esprit et fin des conférences.....	41
Autres œuvres : enseignement professionnel et unions ouvrières.....	42
Paroles efficaces.....	43
Sacrifice fécond.....	44
Conclusion	46